

A. Soljenitsyne, *L'Archipel du Goulag*, 1973

Comment l'auteur conduit-il le lecteur à la dénonciation de l'absurdité du régime totalitaire ?

➤ Source : *HLP Terminale*, 2021, Hachette p. 242-243

L'irrationnel est au cœur des décisions du pouvoir totalitaire : Arendt explique que les individus sont jugés sur des crimes potentiels : ils n'ont pas nécessairement besoin d'avoir agi contre le régime pour être condamnés comme des opposants au régime. De même, Soljenitsyne montre l'irrationalité des condamnations prononcées par le régime soviétique en décrivant l'insouciance et l'incrédulité des condamnés. La perversité du régime est symbolisée par la contrainte, imposée aux prisonniers, de se laver, ou plutôt de se purifier.

1. Entrer dans le texte

L'absurdité de la vie des prisonniers est traduite par l'opposition entre l'urgence et la force des ordres des gardiens : « on nous ordonna de ramasser nos affaires et de nous mettre en rang par deux » (l.1-2), et leur vanité : « Et pour nous emmener où? de nouveau aux bains! » (l.2-3). L'incrédulité des prisonniers souligne d'abord (de leur point de vue) l'absurdité des peines prononcées, qui leur font l'effet de plaisanteries, mais qu'ils se préparent à purger vraiment, dans la souffrance et l'humiliation. L'incrédulité souligne ensuite (du point de vue du lecteur et du narrateur) la brutalité du régime, inconcevable au point que ses victimes elles-mêmes n'y croient pas.

L'incohérence de l'ordre est confirmée ensuite par la répétition de « même », comme adjectif indéfini (l.5) ou bien comme adverbe (l.6). On comprend alors que ces ordres avaient déjà été exécutés plus tôt dans la journée, donnant aux prisonniers le sentiment d'une perte de sens, au point de les faire éclater de rire : « Cette fois, ce furent de grands éclats de rire. Quels abrutis ! » (l. 4)

2. a. Cette réaction des prisonniers est surprenante car leur situation n'est pas risible : enfermés dans un camp de travail, ils sont aux mains de gardiens donnant des ordres incohérents et, par conséquent, capables de donner n'importe quel ordre. Leur réaction paraît insouciance : « [nous] nous ébatîmes comme des écoliers venus aux bains après leur dernier examen » (l. 10).

b. Mais l'auteur précise « c'était une défense active, une réaction salvatrice de notre organisme » (l. 11-12) : leur rire est un moyen pour ces prisonniers de garder une rationalité face à une situation irrationnelle. Sans l'exprimer par des mots, ces prisonniers s'accordent sur le fait que l'ordre donné n'a aucun sens, que ceux qui l'ont donné sont des « abrutis ». Ils affirment ainsi que la rationalité reste de leur côté et que l'irrationalité est du côté des gardes. Ce rire est salvateur car il les rassure : il permet à chaque prisonnier d'être certain qu'il ne devient pas fou, qu'un même ordre a bien été donné le matin, que ce n'est pas une confusion.

3. Valentin est désigné par la métaphore suivante : « ce petit grain de sable innocent happé par les meules staliniennes! » (l.19-20) Cette image traduit la situation tragique du prisonnier, et de ses compagnons : ils sont des « grains de sable » puisqu'ils ont été repérés comme des opposants au régime, accusés d'avoir fait acte de propagande antisoviétique. Mais l'auteur ajoute l'adjectif « innocent », soulignant d'une part que cette accusation n'est pas fondée, d'autre part que Valentin n'est pas conscient de ce qui peut lui arriver : en effet il vient de dire (l. 14 à 18) que se taire à propos des faits incohérents qu'ils viennent de vivre pourrait les protéger d'éventuelles représailles des gardiens. Or, l'auteur pressent bien que c'est une illusion face aux « meules staliniennes ». L'image traduit ce qu'est ce système : froid, implacable, sans sentiment, il écrase sans état d'âme, ni conscience, ni rationalité. Aucun argument, aucune raison ne peuvent s'y opposer. Le projet de Valentin témoigne de son aliénation par le système totalitaire. Il prévoit de se comporter de façon irréprochable, donc de se plier à la « logique » du système, afin d'échapper à sa brutalité. Or rien n'est

irréprochable pour un régime totalitaire. L'arbitraire des condamnations l'atteste. Valentin crédite le régime d'une forme de rationalité, voire de justice – celle qui voudrait que la peine réponde à la faute – qui est démentie par les faits.

L'incrédulité des prisonniers résulte du décalage entre la lourdeur des peines et les faits allégués pour les justifier. Ils se savent innocents (l.20) des fautes fictives dont on les accuse. Les accusés étaient parfois des partisans du régime, qui, en les condamnant, obéissait à des motifs politiques (anéantir toute forme d'opposition) et économiques (se procurer une main-d'œuvre gratuite et exploitable).

4. Cette fin de texte confirme la tragédie que vivent les prisonniers. Ils sont en butte à un dilemme, dont les termes sont les suivants : soit ils continuent d'être au camp des êtres vivants, c'est-à-dire capables de raison, de réaction, d'opposition, de sentiments et d'émotion, mais dans ce cas ils seront châtiés, réprimés et anéantis; soit ils acceptent de « ne plus vivre », c'est-à-dire d'être obéissants et passifs, au risque de tomber dans une irrationalité qui leur fasse perdre tout point de repère et humanité.

Le narrateur, d'abord tenté de suivre Valentin dans son calcul, s'aperçoit ensuite que ce calcul est faux. D'après ce calcul, il lui serait possible de préserver sa vie à condition d'en payer le prix, c'est-à-dire de se soumettre totalement, donc de renoncer à vivre vraiment. En fait, la brutalité des « meules staliniennes » (l. 20) est trop insoutenable pour que les victimes, tel Valentin, en prennent acte.

L'auteur a fait son choix : « à quoi bon » indique que cette soumission est vaine à ses yeux, puisqu'elle signifie une mort psychique qui n'est pas meilleure que la mort physique qui l'attend s'il choisit de « vivre », c'est-à-dire s'il reste lucide et combatif.

Vers le bac Interprétation

L'extrait expose un dilemme dont voici les étapes :

- ligne 1 à 3 : l'ordre des gardes, révélateur de l'irrationalité ambiante ;
- ligne 4 à 12 : le rire des prisonniers ;
- ligne 14 à 18 : la proposition de Valentin, accepter de s'effacer et de se soumettre à cette autorité incohérente, dans l'espoir d'en sortir un jour ;
- ligne 19 à 24 : l'auteur montre les limites du choix de Valentin et suggère son choix personnel.

Ce texte est une démonstration, car on y reconnaît les étapes traditionnelles du discours rhétorique : les lignes 1 à 3 seraient un exorde, le narrateur présentant les ordres des gardiens comme s'il s'agissait d'une blague.

Ensuite, les lignes 4 à 12 sont la narration, le rappel des faits : le rire, conséquence de cet ordre, est la réaction commune de tous les prisonniers, celle qui les a sauvés de la déraison et leur a permis de rester soudés. Puis les lignes 14 à 22 peuvent être la confirmation : rappel du point de vue de Valentin, ensuite analysé et perçu comme une mauvaise piste, puisqu'il ne prend pas la mesure de la sauvagerie des « meules staliniennes ».

La dernière phrase est la péroraison : par une formule marquante, le narrateur juge le choix de Valentin comme vain et absurde.

Le texte démontre que se soumettre à la déraison de ce système n'était pas possible. Le seul choix était celui que les prisonniers avaient eu spontanément : rire pour résister à la pression psychique de l'irrationalité du système.